Société Française d'Etude de la Céramique Orientale
The Oriental Ceramic Society of France

LETTRE D'INFORMATION
SFECO
DÉCEMBRE 2020

A bag-shaped flask, Liao Dynasty (A.D. 907-1125), Xing or Ding kilns © 2015 J.J. Lally & Co., New York.

Musée Cernuschi, 7 avenue Velasquez -75008 Paris
https://www.sfeco-asso.com/

LETTRE DE LA PRÉSIDENTE

Les Guibertes, le 25 Novembre 2020

Chères et chers amis,

L'allocution du président Emmanuel Macron, le mardi 24 novembre, nous a donné un peu d'espoir en un retour vers une vie presque normale, en particulier pour les fêtes de Noël que beaucoup d'entre vous pourront passer en famille. Ce que nous souhaitons tous. Pour ceux, qui comme moi, ont de la famille à l'étranger, la situation reste cependant encore compliquée. Heureusement que nous aurons toutes les possibilités internet pour voir ceux que nous aimons et lever nos verres de champagne ensemble en honneur de la nouvelle année ! Nous pouvons maintenant espérer qu'avec un proche vaccin, notre vie reprendra peu à peu dans les prochains mois son cours habituel et que nous retrouverons le plaisir de nos « escapades ».

Entre-temps, compte tenu de la situation sanitaire actuelle en lien avec la pandémie, nous continuons à proposer nos conférences par Zoom et ce au moins jusqu'à la fin janvier. Après, nous suivrons de près l'évolution des chiffres avant d'opter pour des conférences en présentiel, avec évidemment les mesures de sécurité et d'hygiène préconisées par les autorités.

Vous avez été nombreux à suivre les pérégrinations du monochrome blanc à travers quatre provinces du Sud de la Chine et je vous en remercie. Ce n'est en effet pas toujours naturel de s'asseoir devant un écran pour écouter une conférence. Nous nous rencontrerons de nouveau devant notre ordinateur le 3 décembre à 18h30 pour écouter Zhao Bing nous entretenir des "Monochromes blancs de Chine du Nord (VIIe-XIVe siècle) » où vous pourrez découvrir les prototypes des productions que nous avons vues précédemment et bien d'autres belles pièces. Une intervention à ne pas manquer ! La conférence sur les Blancs du Japon qui sera donnée par Michel Maucuer, prévue pour le 14 janvier 2021, est reportée au printemps à une date que nous vous communiquerons et sera remplacée par une conférence sur les « Monochromes blancs produits en Thaïlande ».

Comme vous l'avez su par le compte-rendu de l'AG, Valentina Bruccoleri, membre de la Sfeco, nous a rejointe au Conseil d'Administration et s'apprête à prendre en charge la gestion des réseaux sociaux de notre association. Nous espérons ainsi élargir nos horizons.

J'ai malheureusement, maintenant, la tristesse de vous annoncer le récent décès de notre ami Alain van den Broek, qui suivait assidûment nos activités avec son épouse Marie-Christine, à laquelle nous adressons nos sincères regrets et nos chaleureuses pensées. Nous espérons la retrouver bientôt parmi nous.

En attendant de vous revoir nombreux le 3 décembre, je vous adresse tous mes vœux de Joyeuses Fêtes et tous mes vœux pour une Année 2021 répondant à toutes vos attentes !

Avec mes bien amicales pensées,

Monique Crick
Présidente

Fluted Cup with Dragon Handle China, Jiangxi province, Jingdezhen kilns, Yuan dynasty (1271-1368), early 1300s Glazed porcelain, qingbai ("blue-white") ware, D. 9 cm The Cleveland Museum of Art, Severance and Greta Millikin Collection, 1964.163.

CONFÉRENCE SFECO

Les monochromes blancs de Chine du Nord (VIIe-XIVe siècle).
Bing ZHAO, Chargée de recherche, CRCAO, CNRS
Conférence SFECO par zoom, 03 **novembre 2020 à 18h30 (Paris)**
lien zoom : https://us02web.zoom.us/j/85298265374
ID de réunion : 852 9826 5374
Code secret : 867713

Verseuse (gauche) en porcelaine blanche des fours des Ding, fin 8e- début 9e siècle.
Verseuse (droite) en porcelaine blanche des fours de Xing, fin 8e- début 9e siècle.

Faisant suite à la conférence que j'ai donnée en 2013 intitulée « Querelles érudites et nouvelles découverte archéologiques autour des débuts de la porcelaine en Chine », cette nouvelle conférence se propose d'observer une évolution en grande ligne de la production complexe des monochromes blancs en Chine du Nord pendant la période des VIIe- XIVe siècles. Les monochromes blancs sont longtemps considérés comme une tradition qui oppose le Nord au Sud qui est connu pour les monochromes verts. Cette production, dès son apparition au VIIe siècle, a connu une évolution plurielle à plusieurs niveaux, que ce soit pour les techniques et le répertoire décorative et morphologique. On observera ensemble l'impact de l'évolution de la technologie et du goût des classes dirigeantes sur la production, ainsi que l'interaction entre la céramique et d'autres artisanats, entre la Plaine du Nord et les cultures de peuples nomades des Steppes.

Tibetan-Style Ewer, China, Yuan dynasty (1271–1368), 14th century Porcelain (Qingbai ware); H. 24.8 cm, excavated from the tomb of Wotuochi at Lujiayaocun, Chongwen district, Beijing, 1963, Capital Museum, Beijing.

Marc Riboud. Histoires possibles.
du 04 novembre 2020 au 01 mars 2021
Musée Guimet, Paris

Décédé en août 2016, le photographe Marc Riboud lègue la totalité de son fonds au Musée national des Arts asiatiques – Guimet, qui lui dédie sa première rétrospective. L'exposition « Histoires possibles » retrace la carrière et la vie du photographe. Environ 300 photographies noir et blanc ou couleurs ont été sélectionnées à partir d'une collection de 50 000 numéros versés au musée (photographies, négatifs et diapositives), offrant le regard de Marc Riboud sur plus 50 ans de reportages à travers le monde, celui qui a arpenté, regardé et donné à voir la seconde moitié du 20 ème siècle.

Marc Riboud, *Huang Shan*, Chine 1985
© Marc Riboud / Fonds Marc Riboud au MNAAG

Témoin privilégié, observateur infatigable, chroniqueur humaniste, Marc Riboud a posé un regard sans œillères mais toujours avec beaucoup d'amour pour ses semblables. Il a traversé le XXe siècle, ses conflits et ses événements dramatiques, l'appareil photo à la main. Il nous laisse avec des centaines de magnifiques clichés, forts, des témoignages des grands moments et des petits détails de l'histoire moderne.

Marc Riboud, Manifestation anti américaine au moment de la guerre du Vietnam - Chine 1965
© Marc Riboud / Fonds Marc Riboud au MNAAG

Né en 1923 dans une famille bourgeoise, il entame sa vie de jeune homme par des études d'ingénieur à l'École centrale de Lyon. Mais son appétence pour l'image l'emmène vers d'autres destinées. En 1953, sa photo du peintre de la Tour Eiffel est publiée dans *Life*, une grande première. À la même période, il est invité par Robert Capa et Henri Cartier-Bresson à rejoindre l'agence Magnum.
Dans ces années 1950, il réalise son premier long voyage en Extrême-Orient : par la route de la Soie, il gagne l'Inde en 1955, rejoint ensuite la Chine en 1957 et finit son périple au Japon.
Il réitère entre 1968 et 1969, années durant lesquelles il produit d'importants reportages, notamment au Vietnam où il est un des rares à pouvoir entrer.
Son attrait pour l'Asie ne cesse pas dans les années 1980 et 1990 et se confirme comme le sujet central de son œuvre : d'Angkor à Huang Shan, en passant par les évolutions d'une Chine qu'il connait depuis 30 ans.

Marc Riboud, Une boutique d'antiquités, Beijing, 1957.

L'œuvre entier est empreint d'Asie. Bien qu'il ait assisté à des événements graves et importants, il garde pour l'humain une grande tendresse. Cet espoir pour l'humanité se reflète dans son travail : Marc Riboud met bien souvent les personnes qu'il rencontre au cœur de ses clichés.

Marc Riboud, Vitrine d'une boutique d'antiquités, Beijing, 1963.
© Marc Riboud / Fonds Marc Riboud au MNAAG

Dans ses photographies en noir et blanc, l'artiste joue avec les perspectives, cherche l'harmonie de la symétrie ou la force des compositions désordonnées. Il en émane une certaine empathie vis-à-vis des sujets, une affectivité et une sensibilité des matières. En bref, c'est une photographie située dans une zone évanescente, entre forme et informe, document et art, à l'image du voile qui vole autour des baigneurs sur les bords du Gange.

Luxes.
du 15 octobre 2020 au 02 mai 2021
Musée des Arts Décoratifs, Paris.

Fondé en 1864 par les représentants des industries d'art qui devaient devenir plus tard ce que nous connaissons sous le nom d'industries du luxe, le Musée des Arts Décoratifs a, sans aucun doute, une légitimité particulière à proposer une exposition sur un tel sujet. Ses collections se sont constituées de manière rétrospective ou simultanée afin de défendre une certaine idée des arts décoratifs à la fois français et ouverts sur toutes les cultures artistiques, c'est-à-dire de l'art de vivre, de la créativité dans le domaine de l'objet, objet d'art ou objet de mode. En plus de 150 ans, il a su tisser des liens étroits avec les manufactures du XIXe siècle, comme avec ce qui en transmet l'héritage contemporain, les maisons du luxe français. Très tôt en ses rangs, des personnalités aussi remarquables que Charles Christofle ou Louis Cartier ont contribué à faire du musée, dans ses expositions comme dans ses collections, ce qu'il est aujourd'hui.

Vase zoomorphe *Hérisson*, Iran, Suse, époque proto-urbaine, vers 3500-3100 av. J. C., Albâtre gypseux. Paris, musée du Louvre, département des Antiquités orientales
© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Mathieu Rabeau

Qilin, Chine, dynastie Qing, règne de Qianlong (1736-1796), Émaux cloisonnés, cuivre, dorure, Paris, musée des Arts décoratifs, Don David David-Weill, 1923
© MAD Paris/Jean Tholance

Sans se limiter à l'idée d'un luxe à la française, l'exposition « Luxes » s'emploie à donner à ce sujet si vaste, d'un point de vue anthropologique et culturel, toute son ampleur universelle, portée par un choix très serré d'œuvres ou d'ensembles d'œuvres, qui sont autant de moments cruciaux, témoins d'une évolution de la notion de luxe, de son emploi dans une civilisation donnée. Elle souligne des points moins connus du grand public pour lequel la notion de luxe est de nos jours très profondément définie par la présence massive des marques dans notre quotidien, mots-sésames du fantasme de la consommation, logos surreprésentés dans l'espace urbain, artères des métropoles ou aéroports d'un monde globalisé, en somme une nouvelle lingua franca à l'échelle de la planète. Si certaines maisons apparaissent dorénavant comme consubstantielles à l'idée même du luxe, l'idée force de l'exposition Luxes est de ne pas s'y réduire.

À travers siècles et civilisations, des objets insignes marquent une sorte de généalogie du luxe, commençant par la Perle d'Abu Dhabi, la plus ancienne au monde, fragile témoignage des premières sédentarisation, puis par les plus beaux exemples de l'Antiquité, cuiller à fard égyptienne ou pièces insignes du Trésor de Boscoreale. Faite de choix drastiques et de partis pris, l'exposition dessine une histoire du luxe qui pourrait être toute autre selon l'optique de commissaires différents.

Coupe à emblema, Trésor de Boscoreale, Italie, 1er siècle avant J.-C. - 1er siècle après J.-C., découvert à Boscoreale, villa Pisanella, en 1895
© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Hervé Lewandowski

Elle souligne l'aspect matériel et objectif de cette incarnation du luxe, cette patiente défense de savoir-faire transmis d'une génération à l'autre. Elle rappelle combien l'histoire de l'art en général, et l'histoire des arts décoratifs en particulier, est modelée par l'archéologie du luxe, les objets précieux conservés avec soin et transmis, qu'ils soient cachés dans la panique de l'éruption du Vésuve (Boscoreale) ou pieusement légués par lestrésors princiers (coffret de Mangot). Notion mouvante et poreuse, le luxe s'incarne dans tant de réalités différentes, quelquefois façonnées de paradoxes radicaux.

Au XVIIIe siècle, l'effervescence décorative du luxe chinois offre un saisissant contraste au sentiment de l'épure si cher au luxe japonais, ces céramiques élémentaires, réparées avec délicatesse lorsqu'elles ont été brisées, à l'instar de la pratique du *Kintsugi*. Aux temps médiévaux, le luxe, ce sont les épices, le sel, les produits les plus répandus à notre époque

À la Renaissance, une cuiller ouvragée épousant un coquillage de porcelaine est d'un luxe éblouissant et dis-

tinctif. Au XVIIe siècle l'Europe se ruine pour les tulipes…

Maison Cartier, Atelier Couët pour Cartier, Pendule écran, Paris, 1927, Jade blanc sculpté, onyx, diamants, corail, nacre et or. Paris, Musée des Arts Décoratifs. Don Georges Blumenthal en souvenir de Madame Blumenthal, 1931
© MAD, Paris / Jean Tholance

Aux XVe et XVIe siècle, l'*otium*, le loisir des Romains, est une autre forme de luxe, quand le peuple lui n'a d'autre choix que de travailler : jeux de cartes d'un raffinement extrême, backgammon marqueté, mais aussi instruments scientifiques et manuscrits rares, tant le savoir est une forme de luxe en soi.

C'est plus tardivement, au XVIIe siècle avec les manufactures royales assises sur le pouvoir et le rayonnement louisquatorziens, puis au XVIIIe siècle avec l'avènement des marchands-merciers, « marchands de tout, faiseurs de rien », habiles à créer des objets dont les clients raffolent même s'ils n'en ont guère besoin, que le luxe proche de son acception contemporaine s'épanouit, renforcé au XIXe siècle par les luttes artistiques qu'incarnent aussi les Expositions universelles où créativité et progrès technologique deviennent l'obsession des industries d'art en Europe, aux États- Unis mais aussi, déjà, en Asie. Au même moment, en révolutionnant l'idée de ce qu'est la mode, non plus une simple toquade de cliente, mais la signature, la griffe, qui impose un geste créateur en tant que tel, Charles Frederick Worth promeut la naissance de la haute couture.

Depuis lors, la fondation de nombreuses maisons de luxe et leur épanouissement tout au long du XXe siècle ont puissamment contribué à définir la place du luxe dans nos sociétés contemporaines, et à trop souvent l'y enfermer dans une vision consumériste et matérialiste. Toutefois, le siècle qui vient de s'écouler a prouvé combien le luxe a vu se renouveler encore ses visages : sophistication virtuose et préciosité maximale de l'Art déco, minimalisme de la petite robe noire de Coco Chanel et des marqueteries de paille de Jean-Michel Frank, le héraut de « l'étrange luxe du rien », la lenteur des paquebots palais des océans et l'art de voyager, etc.

En 2020, exposer le luxe, c'est nécessairement y montrer les échos et les battements du monde, nouvelle prise de conscience du vivant, du respect nécessaire pour le monde animal notamment, alors que pendant des millénaires certains matériaux, fourrures ou ivoires, étaient gages de prestige, de valeur et de luxe, renouvellement des inspirations et problématique de l'appropriation culturelle, notion de collaborations entre créateurs, valorisation des métiers d'art, résurgence des formes, renaissance de traditions du luxe malmenées par l'histoire de certaines nations, la Chine par exemple…

Veste d'armure (jimbaori), Japon,époque Edo (1603-1868), XIXe siècle. Feutre de laine, soie façonnée, passementeries, plumes de paon. Paris, Musée des Arts Décoratifs. Don de Hugues Krafft, 1933.
© MAD, Paris / Christophe Dellière

En 2020, exposer le luxe, c'est aussi parcourir d'autres réalités du temps présent, non plus la possession matérielle à tout prix, mais le sentiment de la transmission d'un objet chéri et réparé, jamais jeté, non plus la course à la production, mais plutôt l'expérience, la liberté de mouvement, l'espace et le temps, et l'aspiration à se forger un luxe à soi, comme Virginia Woolf parle d'une « chambre à soi. »
Si, au fil des millénaires, les sens et la matérialité du luxe, ses usages et ses expressions n'ont cessé d'évoluer et de se transformer, force est de constater que le mot même de luxe fait dorénavant partie de l'environnement quotidien de nos sociétés contemporaines, pour le meilleur et pour le pire, qu'on le vénère et qu'on y aspire, qu'on le rejette ou qu'on le critique. En le remettant dans une perspective historique, culturelle et artistique, l'exposition « Luxes » se propose de donner des clés antiques comme actuelles, afin de comprendre ce qui fait du luxe l'incarnation la plus singulière et la plus symbolique de grands faits de civilisation à travers les millénaires et les continents.

À une époque où les maisons de luxe semblent tant avoir à dire sur l'art, la culture et les musées, sans doute les musées ont-ils des choses à dire sur le luxe et sa place dans l'art.

Tantra: enlightenment to revolution.
Du 24 Septembre 2020 au 24 Janvier 2021
British Museum, Londres

Dr Imma Ramos, curator of Tantra: enlightenment to revolution, said: « This major exhibition will capture the rebellious spirit of Tantra, with its potential to disrupt prevailing social, cultural and political establishments. Tantra is usually equated with sex in the West, but it should be understood as part of a broader philosophy of transgression. We will demonstrate Tantra's enduring potential for opening up newways of seeing and changing the world. »

Sculpture of Raktayamari in union with Vajravetali. Bronze with turquoise, gold and pigment, Tibet, 16–17th century.

A radical philosophy that transformed the religious, cultural and political landscape of India and beyond will be explored in a landmark new exhibition at the British Museum. Supported by the Bagri Foundation, Tantra: enlightenment to revolution (23 April – 26 July 2020) will chart the rise and spread of Tantra, a set of beliefs and rituals that first emerged in India around AD 500. The exhibition will explore Tantra's early medieval transformation of Hinduism and Buddhism, along with its links to the Indian fight for independence and the rise of 1960s counterculture in the West.

Thangka (painting on silk) depicting Chakrasamvara in union with Vajrayogini. Tibet, 18th century.

Tantra: enlightenment to revolution will be the first major exhibition in the UK focusing on the history of Tantra and its global impact. It is the very first time the British Museum – which houses one of the biggest and most comprehensive collections of Tantric material in the world – will explore this subject in an exhibition. Over 100 objects will be on show, including masterpieces of sculpture, painting, prints and ritual objects, with around one third on loan to the Museum from important collections in the UK and internationally.

Tantra's impact is evident across Asia's diverse cultural and religious traditions, but it remains largely unknown – or misrepresented – in the West. Little is known beyond its association to sex and yoga. The exhibition will demonstrate that from its inception, Tantra has challenged political, sexual and gender norms around the world, and that it has always been linked to successive waves of revolutionary thought.

Tantra is a philosophy rooted in sacred instructional texts called 'Tantras'. They take their name from the Sanskrit word 'tan', meaning 'to weave' or 'compose', and are often written in the form of a conversation between a god and goddess. The exhibition will feature four examples of some of the earliest surviving Tantras in the world, on loan from Cambridge University Library. Made in Nepal from around the 12th century, these texts outline a variety of rituals for invoking one of the many all-powerful Tantric deities, including through visualisations (imaginatively identifying with a deity) and yoga. Tantras often also described rituals that transgressed existing social and religious boundaries, such as sexual rites and engagement with intoxicants and the traditionally taboo. Such rituals affirmed all aspects of existence as sacred, including the body and the sensual, in order to achieve liberation and generate power.
One example in the exhibition describes the benefits of actively engaging in sexual activity with a partner in order to ultimately transcend desire itself: 'By passion the world is bound; by passion too it is released'.

Erotic *mithuna* ('couple') sculpture. Red sandstone, India, late 10th century. Funded by the Brooke Sewell Permanent Fund.

The exhibition will particularly explore Tantra's radical challenge to gender norms. The Tantric worldview sees all material reality as animated by Shakti – unlimited, divine feminine power. This inspired the dramatic rise of goddess worship in India and confronted traditional gender roles. Goddesses and female Tantric practitioners are featured prominently in the exhibition, ranging from a 9th-century sandstone temple relief from Madhya Pradesh depicting the ferocious goddess Chamunda dancing on a corpse, to an 18th-century courtly painting showing female gurus offering Tantric initiation. These depictions transcended conventional images of womanhood as passive and docile. A number of contemporary works by female artists will be on display, highlighting the ongoing relevance of Tantra's impact on gender. These works harness Tantric goddesses through the bodies of real women, including Sutapa Biswas' 1985 mixed media work Housewives with Steak-Knives, which

evokes the Tantric goddess Kali in a modern feminist form.

Painting of a couple having sex.
Possibly Bikaner, Rajasthan, India.
Gouache on paper, about 1690.

Tantra also became a tool of revolution during the fight for India's independence in the late 19th century. Indian revolutionaries in Bengal harnessed Tantra for its insurgent potential during colonial rule, reimagining goddesses such as Kali as symbols of an independent India rising up against the British. Visitors will see dramatic sculptures and artworks of Kali wearing garlands of decapitated heads, which successfully exploited British fears of the goddess as a bloodthirsty 'demon mother'. In the exhibition the true meaning behind her symbolism, tied to both destructive power and maternal strength, will be decoded.

The final section of the exhibition will focus on the 20th century, and Tantra's modern re-imaginings in Asia and the West. In the 1960s and 1970s, Tantric ideas and imagery inspired global countercultural movements, and had an important impact on the period's radical politics. In Britain and the USA, Tantra was interpreted as a movement that could inspire anti-capitalist, ecological and free love ideals. The Tantra-inspired psychedelic posters that plastered the streets of London and San Francisco during this time will be on show, as well as paintings, photographs and sculptures illustrating Tantra's enduring influence in art and popular culture.

Global Commodity - Export china from China and Japan
A partir du 22 octobre 2020
Museum Für Ostasiatische Kunst, Cologne

East Asian porcelain, which was specially manufactured for consumers abroad, was not one of the main collections of the museum's founder Adolf Fischer (1856-1914) and his wife Frieda Fischer-Wieruszowski (1874-1946). In their acquisitions, they were based on the classic taste of the Chinese and Japanese, which is why there was hardly any export porcelain in the collection at the beginning. Over the decades, purchases, donations and permanent loans from the Peter and Irene Ludwig Foundation have repeatedly added individual items or smaller bundles. The museum now has a modest but fine selection of export porcelain, which is being presented for the first time in the "Handelsgut Global" exhibition.

Vase with court scene,
China, Jingdezhen, Qing dynasty, Kangxi period, around 1700
Porcelain, overglaze enamel
Museum Für Ostasiatische Kunst, F 11.24

Jug in the shape of a bantam,
Japan, Arita, Edo period, early 18th century,
Porcelain, overglaze enamel
Museum Für Ostasiatische Kunst, F 72.2

Export porcelain was long underestimated among old-school collectors, both in East Asia and in the West, was considered culturally insignificant, commercialized and thus represented the taste of laypeople. This perspective has changed fundamentally. Across the world, it has been recognized that porcelain from China actually represents a unique testimony to the beginnings of the global exchange of culture and goods.
Export porcelain exhibitions attract hundreds of thousands of visitors to Chinese museums. Chinese museums and collectors suddenly buy objects at art auctions that they would not have looked at before. Interest in the subject has also grown in Japan. Delegations of leading ceramic experts come to Europe to study Japanese export porcelain in the old princely collections, of which they themselves hardly own anything in museums. In its country of origin, Japan, only fragments from historical ovens and shipwrecks have been preserved.

Children to Immortals: Figural Representations in Chinese Art.
Jusqu'au 03 janvier 1921
Metropolitan Museum of Art, New-York.

Conveying a person's inner spirit (chuanshen) is the central aspect of figural representation in Chinese art. Rather than prioritizing accurate anatomical renderings, artists sought to capture the "life energy" of their subjects. This exhibition explores sophisticated decorative arts that depict figures dating to late imperial China, from the Song (960–1279) to the Qing (1644–1911) dynasty. Over this thousand-year period, images of humans, legendary figures, and immortals frequently appeared. The first gallery focuses on children, a ubiquitous and long-standing motif expressing the cultural importance of offspring. The second gallery displays scenes from idealized daily life, historical novels, and legends. Various religious figures from Buddhism and Daoism are presented in the third gallery.

Bowl with two boys and foliage,
China, Southern Song dynasty (1127–1279), 12th–13th century
Porcelain with incised and combed decoration under light-bluish glaze (Jingdezhen Qingbai ware), D. 21 cm
Metropolitan Museum of Art, 2011.201

The deep conical bowl is finely and thinly potted, and is supported by a tapered foot. The incised and combed decoration, which fills the interior, shows two small, pudgy boys frolicking within a luxurious floral scroll. This scroll, which also contains peony blossoms, fills most of the interior of the dish with the exception of a small undecorated band at the rim. The base of the bowl is left partially unglazed. There are no marks or inscriptions on this bowl.

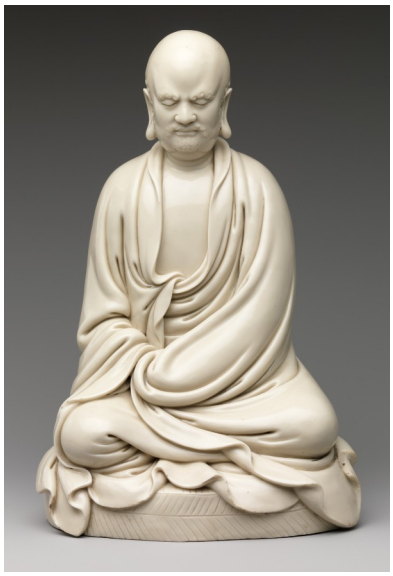
Bowl with children in a garden,
China, Ming dynasty (1368–1644), Jiajing mark and period (1522–66), mid-16th c.,
Porcelain painted in underglaze cobalt blue (Jingdezhen ware), D. 31,1 cm,
Metropolitan Museum of Art, 2001.738

Base of a pillow in the form of a boy,
China, Northern Song dynasty (960–1127), 11th–12th century,
Porcelain with ivory white glaze (Ding ware), 9,8 x 9,2 x 19,1 cm,
Metropolitan Museum of Art, 1991.253.15

Boys in a lotus pond,
China,Yuan dynasty (1271–1368), 13th–14th century,
Porcelain with bluish-toned glaze (Jingdezhen Qingbai ware), 4,4 x 7,6 x 12,1 cm,
Metropolitan Museum of Art, 2010.311

Sitting boy
China, Song dynasty (960–1279), 12th century,
Pottery with slip, H. 30,5 cm,
Metropolitan Museum of Art, Lent by Dorothy Tapper Goldman Collection

This plump male child is a rare example of secular figural sculpture from the Song dynasty. It was made at a moment when Song sculpture reached a pinnacle of naturalism. Song historical texts and archaeological disco-veries indicate that this type of pottery doll (nihai'er), elaborately dressed with real clothes and jewelry, was made for the Qixi Festival (the seventh day of the seventh lunar month) and kept in people's homes to express the wish for many male children.



Bodhidharma in meditation,
China, Ming dynasty (1368–1644), 17th c.
Porcelain with ivory glaze (Dehua ware), H. 29,8 cm
Metropolitan Museum of Art, 63.176

First mentioned in mid-sixth-century writings, Bodhidharma (Damo), the monk credited with founding the Zen (Chan) sect of Buddhism, has been alternately described as Central Asian and South Indian. This porcelain sculpture depicts him seated in a monastic costume, referencing a legend that he spent nine years meditating in a cave to attain enlightenment.

Buddhist monk Budai,
China, Qing dynasty (1644–1911), 17th–18th century
Porcelain with ivory glaze (Dehua ware), 17,1 x 18,4 x 14 cm
Metropolitan Museum of Art, 32.100.422

Budai, a tenth-century monk, was known for his laughing face and round stomach. Named after the cloth sack (budai) that he carries under his arm, he is believed to be the incarnation of Maitreya, the future Buddha, who helps common people in the mortal work

Seated bodhisattva,
China, Yuan dynasty (1271–1368), late 13th–early 14th century
Porcelain with relief decoration under bluish white glaze (Jingdezhen Qingbai ware), 50,8 x 30,2 x 20,3 cm,
Metropolitan Museum of Art, 51.166.

This elegant bodhisattva wears a particularly elaborate array of fine beaded chains and pendants on his chest and skirt. The object is part of a series of large Buddhist porcelain sculptures bejeweled with applied ropes of pearl beading, which relates them to a popular trend of decoration in the early fourteenth century.

Bodhisattva Guanyin seated on a rock,
China, Qing dynasty (1644–1911), 18th century
Porcelain with ivory glaze (Dehua ware), H. 23 cm
Metropolitan Museum of Art, 55.111.84

Bodhisattva Guanyin ?
China, late Ming (1368–1644)–early Qing (1644–1911) dynasty, 17th century
Porcelain with ivory glaze (Dehua ware), H. 41,3 cm
Metropolitan Museum of Art, 24.80.155

Guanyin (in Sanskrit, Avalokiteshvara), the bodhisattva of infinite compassion, is one of the most commonly depicted Buddhist figures in Chinese art. She was believed to have the ability to bless every suffering person in the mortal world. Although in India the bodhisattva was originally understood to be either genderless or male, in China, female manifestations such as this one were common.

L’invention du luxe à la française

Un documentaire de Stéphane Bégoin
Arte, diffusion le samedi 05 décembre 2020 à 20:50

Marie Pierre Asquier, membre du Conseil d’administration de la SFECO et expert, a été leur interlocuteur et guide pour la partie Porcelaine : « Nous sommes partis avec l'équipe de tournage sur les chemins de la porcelaine. En Chine tout d'abord, à Jingdezhen berceau de la porcelaine, pour s'imprégner de cette ville, de ses ateliers, de la fabrication des pigments à l'ancienne . Dans les monts de Gaolin, les anciens gisements de kaolin, le village préservé de l'époque Qing Yaoli, un four dragon reconstitué le Tianbao Kiln, les images étant complétées par des interviews d'amis professeurs et archéologues.. En France, nous avons poursuivi la "séquence porcelaine" bien évidemment à la manufacture et au musée de Sèvres, symbole de ce luxe à la française en matière de porcelaine. »

Si la France symbolise le luxe sur le marché international, elle le doit à Louis XIV et son ministre Colbert. Un passionnant retour sur plus d'un siècle d'innovation scientifique et technique, mais aussi d’espionnage industriel.

À la veille de la Révolution française, toute l'Europe accourt dans la capitale du luxe pour s’approvisionner en draps fins, porcelaines de Sèvres, miroirs de Saint-Gobain, soieries lyonnaises, dentelles d’Alençon et autres témoignages éclatants d'un savoir-faire admiré dans toutes les cours du continent. Plus de deux siècles plus tard, la France reste un symbole international du luxe, entre haute couture, cosmétiques et grands vins, mais on a oublié qu’elle le doit à l’ambition de Louis XIV et à la vision de son ministre Colbert, qui ont créé de toutes pièces un appareil industriel sophistiqué pour se lancer à la conquête des marchés. Car en 1665, le royaume est exsangue. Le budget militaire assèche des finances déjà mises à mal par une sévère crise économique. Alors qu'il devient indispensable de créer des emplois, la France importe deux fois plus qu’elle n’exporte. De la Chine à Venise en passant par les Pays-Bas, chaque contrée garde précieusement le secret de sa spécialité. Face à ces difficultés, le Roi-Soleil innove résolument, en choisissant de développer des industries d’exception. Fer de lance de la politique mercantiliste du gouvernement, le luxe se développe à travers les manufactures royales grâce à l’innovation technique et scientifique et à de nouvelles formes de savoir-faire et de travail. Mais son essor repose aussi sur des méthodes moins avouables : espionnage industriel, débauchage systématique et, au besoin, rapt pur et simple.

Basses œuvres et haut de gamme.
Ce choix du haut de gamme, fût-ce au prix de quelques basses œuvres, va s’avérer doublement payant, en renflouant les caisses de l’État et contribuant au rayonnement du souverain et de son royaume. Entre excellence industrielle, évolution économique, légende dorée et nouvelles sociabilités, Versailles impose le luxe français en Europe pour plusieurs siècles. À la fin du XVIIIe siècle, le goût du faste, apanage de la noblesse, laissera place à un nouvel art de vivre "à la française" dont s’empare une bourgeoisie en plein essor, tandis que ses produits phares s’exportent désormais dans le monde entier. De l’origine des glaces de la fameuse galerie du château de Versailles, conquises de haute lutte par Colbert en Italie, à la longue quête de la perfection en matière de fabrication textile, Stéphane Bégoin retrace, dans un récit fourmillant de détails et d’anecdotes, la palpitante genèse de l'industrie du luxe. Rythmé par des gros plans sur de précieux objets d’époque et des scènes de reconstitution éloquentes, son film entrelace les analyses et témoignages d’une multitude d’intervenants (archivistes, historiens, plasticiens...) avec de riches archives, notamment iconographiques.
(texte extrait de https://www.arte.tv/fr/videos/084674-000-A/l-invention-du-luxe-a-la-francaise/)

Conversations Céramiques

Sèvres - Société des Amis du musée national de Céramique

Jacqueline Du Pasquier, conservateur en chef du patrimoine honoraire du musée des arts décoratifs de Bordeaux et Camille Jolin, responsable des collections XVIIe-XIXe siècles au musée des Arts décoratifs de Bordeaux, « A la table d'un collectionneur – Histoire de la porcelaine de Bordeaux »

30 novembre 2020 à 07:00 PM Paris

lien zoom : https://zoom.us/j/94301789029?pwd=OElpbXpZZXFYbXJMZzErVXB1WHFqUT09

ID de réunion : 943 0178 9029

Code secret : 255542

L'historique de cette production aussi brillante qu'éphémère (1787-1790) établi par Jacqueline du Pasquier, auteur d'un remarquable ouvrage sur le sujet en 2018 sera présentée par Catherine Trouvet suivant les directives de son auteur.

Camille Jolin évoquera en avant-première l'exposition *A la table d'un collectionneur-histoire de la porcelaine de Bordeaux* organisée par le musée des Arts décoratifs de Bordeaux.

L'ouverture de l'exposition prévue le 5 novembre 2020 est reportée en raison de la pandémie.

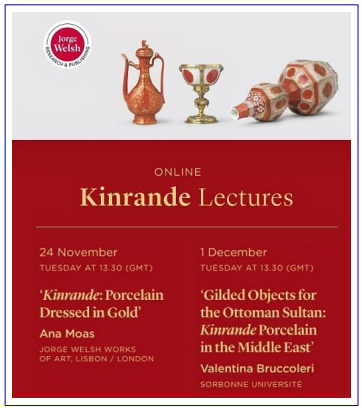
Jorge Welsch Reasearch & Publishing

Valentina Bruccoleri (Sorbonne Université, Paris), « Gilded Objects for the Ottoman Sultan: Kinrande Porcelain in the Middle East »

Tuesday, 1 December at 01 :30 PM (GMT)

This lecture will be presented on Microsoft Teams.

https://mailchi.mp/jorgewelsh/kinrande-online-lectures?e=2408744036



Named after the Japanese word for 'gold brocade', Kinrande porcelain wares are one of the rarest and most exquisite types of Chinese porcelain produced in Jingdezhen. These wares are distinguished by the use of gold foil designs on monochrome grounds, mainly iron-red. Kinrande porcelain was initially made in China during the Jiajing period (1522-1566), and appeared on international markets between the second half of the 16th and early 17th centuries. This two-lecture series offers a closer look at the broad appeal of Chinese Kinrande porcelain with a focus on Europe and the Ottoman Empire.

The lectures coincide with our exhibition 'Kinrande: Porcelain Dressed in Gold', presently at our Lisbon Gallery until the 5th of December.

The Oriental Ceramic Society of Hong Kong

Pr. Peter Lam, « Made in Hong Kong – the Tai Po Wun Yiu kilnsite »,

Thursday, 3 December at 07:00 PM (HKT)

This lecture will be presented on Microsoft Teams.

https://orientalceramics.org.hk/event/online-lecture-series-by-prof-peter-lam/

The site, known to locals and students for decades, had been responsible for the firing of blue and white porcelain since the 17th Century. Type-forms, dating and kiln site activity remains will be discussed.

Prof. Peter Y. K. Lam is Honorary Fellow, Institute of Chinese Studies, The Chinese University of Hong Kong. Before his retirement in 2013 he had been with the Art Museum of the Chinese University for four decades and was its Director for fourteen of those years.

This series of lectures will be presented on Microsoft Teams. A link to join each lecture will be sent to members and newsletter subscribers before the lecture. Links to join the lecture will also be available on this page. No registration is required. This is a free event.

Société Française d'Etude de la Céramique Orientale (SFEO)

Bing Zhao, Chargée de recherche, CRCAO, CNRS, « Les monochromes blancs de Chine du Nord (VIIe-XIVe siècle) ».

Jeudi 03 novembre 2020 à 06:30 (Paris)

Conférence par zoom

lien zoom : https://us02web.zoom.us/j/85298265374

ID de réunion : 852 9826 5374

Code secret : 867713

Verseuse (gauche) en porcelaine blanche des fours des Ding, fin VIIIe- début IXe siècle.
Verseuse (droite) en porcelaine blanche des fours de Xing, fin VIIIe- début IXe siècle.

Faisant suite à la conférence que j'ai donnée en 2013 intitulée « Querelles érudites et nouvelles découverte archéologiques autour des débuts de la porcelaine en Chine », cette nouvelle conférence se propose d'observer une évolution en grande ligne de la production complexe des monochromes blancs en Chine du Nord pendant la période des VIIe- XIVe siècles. Les monochromes blancs sont longtemps considérés comme une tradition qui oppose le Nord au Sud qui est connu pour les monochromes verts. Cette production, dès son apparition au VIIe siècle, a connu une évolution plurielle à plusieurs niveaux, que ce soit pour les techniques et le répertoire décorative et morphologique. On observera ensemble l'impact de l'évolution de la technologie et du goût des classes dirigeantes sur la production, ainsi que l'interaction entre la céramique et d'autres artisanats, entre la Plaine du Nord et les cultures de peuples nomades des Steppes.

The Oriental Ceramic Society, London - The annual Sir Michael Butler Memorial Lecture – Collecting and Interior Design in Britain

Helen Glaister, Course Director of the V&A Arts of Asia Year Course, « Collecting and Interior Design in Britain: the Ionides Collection of European Style Chinese Export Porcelain, 1920-1950 ».

FPunch bowl decorated with Chinese and European motifs, porcelain with overglaze enamels and gilding, Jingdezhen, China, c.1760-70, D:35.3cm, V&A: C.22-1951.

The Ionides Collection of European Style Chinese Export Porcelain today represents one of the largest bodies of this specialist category of Chinese porcelain in the British national collections, now divided between the V&A and British Museum, but the history of the collectors and the collection remains largely unknown beyond specialist ceramics circles.

Focussing on the years leading to, during and immediately following WWII, this lecture explores the life of collection and collectors, Basil and Nellie Ionides, revealing their private motivations for collecting Chinese ceramics and art objects, and the impact of social networks linking them to fellow collectors such as Queen Mary, and collecting societies including the OCS, in addition to museum specialists, agents, advisors, dealers and auctioneers. The relationship

between collecting Chinese export porcelain and interior design during this period constitutes a key strand of enquiry, as part of the contemporary fashion for the Neo-Georgian, in which the collector/designer Basil Ionides played a significant role.

Helen Glaister is the Course Director of the V&A Arts of Asia Year Course and Senior Teaching Fellow at SOAS. She studied art history before specialising in Chinese art for her MA and PhD at SOAS. She formerly worked at the British Museum and Birkbeck College.

Conversations Céramiques

Sèvres - Société des Amis du musée national de Céramique

Anaïs Boucher, conservateur du patrimoine, collections de l'Antiquité et des faïences des XVIIe au XIXe siècles. Sèvres, cité de la céramique, et **Viviane Mesqui**, conservateur du patrimoine, collections de porcelaine française et européenne, de faïence fine et de verre du XVIIIe siècle, Sèvres, cité de la céramique « La table est un jardin ».

Lundi 14 décembre à 07:00 PM (Paris)

Conférence par zoom

lien zoom : https://zoom.us/j/96515389495?pwd=WHUyakdvdURpRTVycEpLcjk3aTZ5QT09

ID de réunion : 965 1538 9495

Code secret : 114511

A quatrefoil dish with barbed rim, Five Dynasties-Early Northern Song Dynasty, A.D. 10th Century, Ding kilns

© 2015 J.J. Lally & Co., New York.

Water Flask, China, Guan ware, Yuan dynasty (1271-1368), Glazed stoneware, H. 11.8 cm, The Cleveland Museum of Art, Gift of Mr. and Mrs. Severance A. Millikin 1957.67